

Un besoin d'évasion

« À l'attention des passagers du Vol 113 Airlines en direction des îles Canaries, vous êtes priés de vous rendre... »

Je me levais enfin et poussais ma valise devant moi. Je l'adorais cette valise orange. Elle semblait solide et avec ses quatre roulettes, elle était maniable. Je me faufilais entre les passagers. De nombreuses personnes, de tous âges, circulaient dans tous les sens, mais... ils avaient le sourire aux lèvres. Leurs vêtements aux couleurs vives formaient un tourbillon multicolore. Une femme, plus rapide que les autres, me bouscula. Pas un regard, pas une excuse. Je passais inaperçu. C'était bien. Je suivis tranquillement le mouvement. Ce jeune homme avec ses lunettes de soleil sur le front, son short et ses manches courtes, je pariais qu'il prenait la direction du soleil, comme moi. Mais moi, je n'avais pas encore osé montrer mes jambes. Je regardais de temps à autre les panneaux d'indication, histoire de ne pas me perdre, ce serait dommage. Je jetais un œil à travers les vitres du hall vers l'avion qui m'attendait sur la piste de l'aéroport, puis accélérais le pas. Heureux, je continuais mon chemin et arrivais sur le tarmac au pied de mon oiseau d'acier. Je montais quatre à quatre les marches qui allaient me permettre de m'échapper quelques jours. L'hôtesse eut à peine le temps de me souhaiter un bon voyage que j'étais déjà installé dans le fauteuil situé côté fenêtre. Je contemplais cette grosse masse indistincte qui se mouvait dans l'aéroport et songeais à mon escapade tant attendue. J'étais déjà parti.

Finies les heures de travail non récompensées, les rendez-vous interminables, les tonnes de paperasse à remplir. Finies ces attentes sans fin

devant l'ascenseur, le temps que quelqu'un vienne le débloquer. Finie cette vue uniforme avec tous ces employés habillés tous de la même façon. Terminé !

Hormis le fait que l'hôtesse oubliait sans cesse de me proposer les magazines, les petits en-cas et que je tentais sans cesse de l'interpeller aussi discrètement que possible, le voyage se déroula sans accroc. Mais c'est vrai, elle n'était pas à mes petits soins. Je devais être transparent pour une fois. Je trouvais un taxi assez facilement contrairement à d'habitude et me rendis à mon hôtel.

Je découvrais ma chambre : couleurs chaudes sur les murs comme la température extérieure. Des objets en bois peints, des paniers, des vases aux couleurs bigarrées décoraient la pièce. Je rangeais mes affaires rapidement dans le seul placard qui existait. J'aperçus la terrasse où je m'imaginais déjà profiter de la beauté du coucher de soleil. Je coupais le ronronnement de la climatisation, ouvris la baie vitrée et préférais écouter le rythme du va-et-vient des vagues. Cela me reposait de ma journée trépidante. Allongé sur le lit, je regardais le plafond. Le luminaire en forme de grosse boule rouge m'intriguait. Pourquoi ce rouge, pourquoi si gros comme une tache de sang sur du coton blanc ? Enfin bon, c'était mieux que les horribles néons avec leur lumière blafarde.

Le lendemain, je m'adressais directement à l'accueil :

- « Bonjour, pouvez-vous m'indiquer la plage où la vue est la plus dégagée?
- Nous sommes sur une île, alors ...
- Oui, mais je veux être certain de ne voir aucun immeuble.
- Alors, c'est plutôt dans le sud, sauvage, pas vers le quartier des commerces.
- Il n'y aura aucune tour, aucune maison... aucun mur ? »

Devant mon insistance, l'hôtesse d'accueil me fixa bizarrement.

- Non, il n'y aura rien. La vue sera dégagée, répondit-elle d'un ton légèrement agacé. Elle ne pouvait pas comprendre.

Je me retrouvais alors face à cette étendue, rien ne venait perturber ce grand espace. Rien ne murait mon regard.

J'avançais sur la plage lentement en cherchant à droite, à gauche l'emplacement idéal où je pourrais m'installer. Il y avait déjà quelques personnes. Des pères qui construisaient consciencieusement des châteaux de sable avec leurs enfants tandis que la mère observait l'avancée des travaux quand elle avait fini un article de son magazine. Des donjons, des ponts-levis, des fossés si fragiles qu'en un instant ils pouvaient s'écrouler comme les projets que j'avais quelquefois imaginés. Alors je fis un détour pour ne pas les déranger. Au loin, des jeunes jouaient aux raquettes, tant qu'il ne faisait pas encore trop chaud. D'autres disposaient minutieusement des coquillages sur le sable. Cela devait sûrement représenter quelque chose, mais je ne m'arrêtai pas. À quelques pas, deux corps allongés. Je ne voyais pas leurs visages. Ils étaient penchés sur leurs livres, imperturbables. Je réalisais que je n'avais pas emmené de lecture. C'est vrai que j'avais plutôt envie de lever la tête et de m'évader en contemplant l'horizon et la mer.

Soudain, je sentis un claquement bref sur mes mollets. Je me retournais et vis un ballon avec la tête du chat Garfield imprimé dessus. Après un bref instant d'hésitation, je me mis à courir, à courir, toujours en tapant dans la balle. Je ne savais pas jusqu'où elle allait m'emmener. Je la poursuivais. Je ne contrôlais plus mes jambes. Je courais, je courais. Je revivais les parties de foot avec les copains. J'étais ravi, je m'amusais. Puis, je perçus des cris qui se rapprochaient :

«- Eh le ballon ...le ballon ». Des adolescents me faisaient des grands signes avec leurs bras et arrivaient vers moi. Je m'arrêtais, pris de l'élan et donnais

un coup de pied dans le ballon avec une force que j'avais oubliée. Ils me remercièrent. J'étais essoufflé, mais comblé. Je n'avais pas pu résister. C'était si bien de ne plus rester assis toute la journée.

Je décidais de cheminer le long de la mer. J'enlevais mes chaussures de sport. Elles étaient toutes neuves, comme le reste de ma tenue d'ailleurs. Cela faisait si longtemps que je n'avais pas eu l'occasion de m'envoler. Je me rapprochais du bord avec une petite appréhension. Mes empreintes se creusaient dans le sable humide et s'effaçaient aussitôt. J'osais entrer mon premier pied dans l'eau. Je fus surpris par la tiédeur de la température. C'était très agréable. J'avançais alors jusqu'aux chevilles et sentais le sable se dérober sous mes pas à chaque fois que les vagues reculaient. Cette puissance m'impressionnait.

Je ressentis un peu de fatigue et la chaleur aussi. Je me dirigeais vers la terrasse du bar « La soif du lézard », qui proposait de nombreuses boissons. C'était parti pour un cocktail typique de l'île. Un peu d'exotisme pour changer des classiques cafés du distributeur. Les transats alignés les uns à côté des autres, tous tournés dans la même direction me faisaient hésiter, mais le besoin de faire une pause prit le dessus. Je m'allongeais sur la chaise longue la plus éloignée des clients. Je n'étais pas prêt à entendre leurs conversations, surtout si elles concernaient le travail, la santé, leurs problèmes... J'étirais lentement mes jambes. Je sentais mes muscles fatigués se décontracter. Je n'avais vraiment pas fait d'exercices depuis trop longtemps. Pas le temps dans mes journées programmées heure par heure. Je laissais mes bras retomber de chaque côté du transat. Je plongeais alors mes mains dans le sable chaud. Les grains s'écoulaient entre mes doigts. Je répétais ce geste inlassablement. Je creusais et creusais. Cela me caressait les mains. Il était si doux ce sable. J'étais complètement détendu. L'ombre des palmiers ne suffisait pas à atténuer la chaleur. Les rayons du soleil

filtraient à travers les feuilles. Cela me rappelait les vieux stores qui ne fermaient plus. Mon corps s'engourdissait, mes paupières s'alourdissaient. Je fermais les yeux et commençais à somnoler.

Un tintement de clochette accompagné d'une petite voix dont je ne distinguais pas encore les paroles me fit sortir de ma léthargie. J'entrouvris les yeux, des taches jaune-orangé troublaient ma vision. Je pris quelques minutes à me réhabituer à la luminosité du ciel. J'enfilais mes lunettes noires.

Une jeune femme poussait un chariot. Elle portait un T-shirt rouge « Miko ». Je devinais qu'elle vendait des glaces. Soudain, le tintement s'arrêta. Elle se mit à tourner autour de sa glacière ambulante, son ton monta et je l'entendis jurer. Elle s'était embourbée et peinait à repartir. En marchant d'un pas assuré, j'allais à sa rencontre : « Vous avez besoin d'aide ? » Je me rendis compte de la stupidité de la question. Elle me regarda d'un air soulagé. Elle avait de grands yeux noirs. Ses cheveux longs, foncés, dépassaient de sa casquette. Elle était jolie.

— « Si vous pouviez pousser pendant que je dégage les roues... »

Je pris position, espérant tout de même être à la hauteur de ma tâche. Après plusieurs tentatives, le chariot se dégagea et le visage de la jeune fille s'illumina d'un sourire. Elle me remercia :

- « Je vous offre une glace ? »

Elle me vanta le parfum melon, la nouveauté de la saison, la plus désaltérante. Nous bavardions quand un vacancier et ses deux petites filles arrivèrent. Nous nous séparâmes avec la promesse de nous revoir autour d'un verre. Je me réjouissais de cette rencontre. C'est vrai que je ne côtoyais pas beaucoup de femmes dans mon service.

J'avais très envie d'aller me baigner. Histoire de me rafraîchir. Je me précipitais vers la mer. Je ne savais pas vraiment nager. Aussi je gesticulais

sans me soucier du regard des autres. Mes bras, mes jambes allaient dans tous les sens. C'était n'importe quoi, mais tellement drôle. Je battais des pieds et éclaboussais les nageurs qui avaient la mauvaise idée de venir auprès de moi. De temps en temps, je me mettais sur le dos et me laissais porter par les vagues. Je flottais et tout mon corps absorbait la chaleur du soleil. Alors je plongeais sous l'eau claire, j'ouvrais grands les yeux. J'espérais découvrir d'autres créatures que celles enfermées dans l'aquarium de mon bâtiment. Et je ne fus pas déçu. J'assistais à un ballet d'une multitude de petits poissons : des bleus, des oranges, des jaunes qui tournoyaient autour de moi avant de virer à droite puis à gauche. Quand je remontais, je remarquais que j'avais bien dérivé.

Je me rapprochais des rochers. Ils séparaient la plage en deux. Ils étaient énormes, noirs et empilés les uns sur les autres, ils ressemblaient à un jeu de cubes. Certains s'emboîtaient parfaitement alors que d'autres semblaient simplement en équilibre. Des enfants faisaient la course pour arriver le premier au sommet. L'idée de gravir ces blocs me plut. Un dernier effort avant de m'étendre sur l'un d'eux et je me séchais tel un lézard. Ce fut rapide et je décidais de quitter la mer. Je me tenais debout face à cette immensité, fermais les yeux et pris une grande inspiration comme pour sauvegarder toutes les sensations que j'avais vécues toute cette matinée.

Je choisis de rentrer par le sentier en haut de la plage. J'atteignis rapidement un ensemble de maisons, pas très grandes, dont les façades rouge brique ou blanches ressortaient sur le ciel azur. Je déambulais dans un dédale de ruelles, presque aussi étroites que mes habituels couloirs. J'arrivais à une place ombragée par des grands arbres qui m'étaient inconnus. Au centre s'imposait une fontaine entourée de bancs encore vides à cette heure. Il faisait encore trop chaud. Je rejoignis la fraîcheur des arcades et me mêlais aux nombreux touristes. Ils s'agglutinaient devant les tourniquets de cartes

postales et les étals de souvenirs. J'étais tenté... mais je n'achetais rien. Où pourrais-je mettre ces babioles ? Je passais alors mon chemin et poursuivis ma visite : des cours intérieures fleuries dans lesquelles je découvris des anciens édifices ornés de balcons, de larges portes et de fenêtres encadrées de bois.

J'arpentais encore quelques rues qui me menèrent au quartier des restaurants. Ils n'étaient pas encore surchargés. Il était encore trop tôt. Je m'assis à une des terrasses et commençais à siroter un de ces fameux cocktails en attendant mon poisson grillé. Cela allait changer de mon plateau-repas ! Je profitais de ce moment calme et pensais à ma journée. Cette fois-ci, c'était génial comme séjour !

« -Bonjour Adrien...Adrien, tu m'entends ? » Je reconnus la voix. Je levais la tête et fixais ses grands yeux noirs. C'était Stéphanie : « Comment vas-tu aujourd'hui ? ». Elle rangeait ses cheveux foncés. Elle se fraya un passage jusqu'à moi : « T'es prêt, on y va ? ». L'infirmière saisit les poignées de mon fauteuil et le poussa. Il était lourd et n'était pas très maniable avec ses grandes roues. J'arrêtais alors de feuilleter mon magazine. Il fallait que j'aie fait mes exercices de rééducation. Cette semaine j'avais pris « GÉO » sur les îles. Je jetais un dernier coup d'œil sur la couverture avec son bel avion prêt à décoller. Jeudi prochain je choisirai une revue sur la savane ... pour une nouvelle échappée.

